

LES VOIX DE LA RUE

Histoires des enfants abandonnés



CHAPITRE 1

L'APPEL DE LA TERRE

Mars 2022.

Kinshasa baignait sous un soleil éclatant, enveloppée dans son chaos quotidien, bouillonnante de vie et d'espoirs entremêlés de misères. Je venais d'y poser mes valises, le cœur lourd d'incertitudes mais animé par l'excitation d'un projet qui me tenait profondément à cœur : un bout de terre, simple, brut, au bord d'une petite rivière, aux abords de la capitale.

Ce projet n'était pas seulement une aventure écologique, mais un rêve pour ma fille, dont les racines profondes et invisibles se tissaient avec celles du Congo.

J'avais voyagé loin, parcouru mille chemins pour finalement découvrir cette terre avec une amie. Un terrain qui attendait patiemment d'être transformé, d'être éveillé à la vie.

Tout semblait enfin se mettre en place. L'achat était finalisé, et je me préparais à retourner en Suisse avant de revenir en juillet pour poser la première pierre de ce chantier, marquant le début d'une nouvelle ère, celle d'un rêve d'enfance.

Une mission accomplie, pensais-je alors, tandis que je déambulais dans les rues poussiéreuses de Kinshasa, mon esprit déjà ailleurs, déjà en Suisse, où le premier anniversaire de ma petite fille approchait à grands pas.

Je logeais à la procure Sainte-Anne, un refuge temporaire qui, chaque jour, me confrontait à une réalité qui me glaçait le sang : des sans-abri, des enfants affamés, des corps fragilisés par la rue, des visages marqués par l'abandon et la détresse.

Ils m'assaillaient de leurs demandes pressantes, me suivaient, me regardaient avec des yeux avides de vie, des yeux creusés par la faim — celle qu'ils exprimaient dans un cri constant :

« nzala, nzala naza na nzala makassi, mundele... »

« faim, j'ai très faim la blanche ».

CHAPITRE 2

MOÏSE 7 ANS

4 avril 2022.

Comme chaque jour, je pressais le pas pour échapper à cette misère oppressante. Mais cette fois, quelque chose me retint.

Un enfant. Seul. Boitant.

Il attira mon regard. Ses yeux, tristes et résignés, me fixaient comme une supplication silencieuse.

Son pied, infecté, suintait. Des mouches s'y accrochaient, qu'il tentait en vain de chasser. Ce trou béant dans sa chair me fendit le cœur.

Une voix intérieure me souffla de détourner les yeux, d'oublier, de continuer ma route.

Puis une autre voix, plus douce mais tenace, s'imposa, plus forte, plus insistante :

« Prends une chaise. Assieds-toi. »

Je résistai à cette injonction étrange, cherchant refuge dans la rationalité, dans le brouhaha de mes pensées.

Le lendemain, l'image de cet enfant ne me quittait plus.

Ses yeux. Sa plaie. Cette voix... encore.

Je repassai par le même croisement.

Cette fois, une vieille femme en chaise roulante m'arrêta. Elle murmura en lingala, une langue que je ne comprenais pas, mais elle me désigna l'enfant avec insistance, comme si son destin venait de s'attacher au mien.

Il s'appelait Moïse.

Il était là, à quelques mètres, en train de pleurer.

Et soudain, la voix en moi devint un ordre. Impossible à ignorer :

« Prends une chaise. Assieds-toi. »

Je cédaï.

Une chaise bancale, sale, à peine tenable, devint le point d'ancrage de cet instant décisif.

Moïse, boitant douloureusement, s'effondra dans mes bras.

Il brûlait de fièvre. Il était sale. Il sentait mauvais.

Mais à cet instant-là, je ne voyais plus rien de tout cela.

MOÏSE 7 ANS

Je ne voyais que son désespoir et l'urgence d'agir.

Je compris que je ne pouvais pas partir.

Mon vol, mes engagements en Suisse, l'anniversaire de ma petite-fille... tout s'effaçait devant cette réalité.

Je devais rester. Pour lui.

Pour cet enfant de 7 ans, légèrement autiste, né dans la misère et l'oubli.

Trois semaines plus tard, après des soins acharnés, Moïse était sauvé.

Et avec lui, quelque chose de plus grand naissait ...



CHAPITRE 3

LA JEEP N° 16

Un jour, alors que nous étions en pleine leçon, tout a basculé. Les forces de l'ordre ont fait irruption sans prévenir, et la panique s'est immédiatement emparée des enfants. Des cris ont éclaté, des pleurs ont envahi l'espace, et au milieu de ce chaos, la Jeep numéro 16 attendait, implacable, prête à les embarquer.

J'ai senti ma poitrine se serrer en comprenant où ils allaient : Lufungula, cette prison lugubre, sale, où tant disparaissent. La scène était cauchemardesque. Des centaines d'enfants entassés dans un espace étroit, comme une cage, leurs mains crispées se tendant vers moi à travers les barreaux, leurs voix m'appelant, me traversant.

« KoKo Ya... KoKo Ya... »

Leurs cris résonnaient dans cette atmosphère lourde de peur et de détresse, tandis que je réalisais à quel point ils étaient déjà affaiblis, déjà perdus dans l'ombre de cet endroit.

Accusés de vagabondage, ces enfants étaient pris dans un cycle sans fin. Toujours les mêmes. Toujours les plus fragiles. Trop jeunes pour porter un tel poids, et pourtant confrontés à des injustices qui les dépassaient.

Après ces arrestations, je me suis battue. J'ai réussi, à force d'acharnement, à faire libérer 25 enfants. J'ai mobilisé l'UNICEF, des avocats, des défenseurs des droits de l'enfant. Une victoire, oui... mais fragile, presque illusoire.

Quelques jours plus tard, tout recommençait.

Alors j'ai compris qu'il fallait agir autrement, agir dans l'ombre. Je leur préparais des bouillies, apportais des protéines, faisais passer des médicaments en silence. Certains enfants, ceux qui parvenaient encore à se faufiler, revenaient vers moi avec des nouvelles de l'intérieur : des blessures, des maladies, des cris étouffés, des violences qui se déroulaient loin des regards.

Je dissimulais les médicaments dans des bouteilles, et je priais pour qu'ils ne se fassent pas prendre. Là-bas, il n'y a rien : pas de soins, pas de nourriture, pas de protection.

Les plus forts s'en sortent. Les autres... on ne les revoit pas.

CHAPITRE 4

LE FLEUVE CONGO

Les nuits devenaient de plus en plus lourdes, et les cris de désespoir ne me quittaient plus. Ils résonnaient en moi, persistants, comme une mémoire qui refuse de s'éteindre. J'ai été profondément bouleversée par l'histoire de quatre enfants : une jeune fille de seize ans et trois garçons plus jeunes, en fuite, traqués par les forces de l'ordre, courant sans issue, jusqu'à ce que le fleuve devienne leur seul refuge.

Ils se sont jetés dans l'eau.
Ils ne savaient pas nager.

Ils ont disparu, engloutis par le fleuve, comme si leur existence entière s'effaçait avec eux.

Pour le monde, ils n'avaient jamais existé. Et pourtant, ils avaient un nom, un visage, une histoire. Ma seule consolation était de croire qu'ils avaient trouvé refuge ailleurs, dans la maison de Dieu, accueillis dans Ses bras d'amour.

J'ai voulu comprendre, chercher, savoir ce qu'il advient de ces enfants emportés par le fleuve. Mais très vite, la réalité m'a rattrapée. Certaines vérités sont trop lourdes à porter, et parfois les questions dérangent bien plus que les réponses que l'on pourrait trouver.

Ce fleuve est partout dans leur vie. Ils s'y lavent, malgré les immondices qu'il charrie. Beaucoup ne savent pas nager, et les courants les emportent sans prévenir. Quand ils ont soif, ils boivent cette eau polluée, en disant qu'avec un peu de sucre, elle devient supportable, comme si adoucir l'amertume suffisait à survivre.

Ce même fleuve qui les lave...
est aussi celui qui les emporte.

Ou celui qui les empoisonne.

CHAPITRE 5

LE BOMBÉ

Dans les rues de Kinshasa, une nouvelle menace s'était installée. Invisible, mais terriblement réelle. On l'appelait le « Bombé ». Une drogue artisanale, faite de poussière noire récupérée dans les pots d'échappement, mélangée à des médicaments comme le diazépam, à du cannabis et même à de la poudre de maquillage. Un mélange toxique, instable, qui s'infiltrait dans les corps et détruisait lentement les esprits.

Les enfants tombaient dedans. Et ne revenaient plus vraiment.

Leurs gestes devenaient lents, presque mécaniques. Leurs regards se vidaient. On croisait dans les rues ces silhouettes vacillantes, errantes, parfois affalées à même le sol, comme suspendues entre deux mondes. Certains s'endormaient debout, enfermés dans une torpeur étrange, comme si leur âme avait fui leur propre corps.

C'était irréel. Et pourtant, c'était là. Partout.

Le plus jeune que j'ai croisé sous l'emprise du « Bombé » s'appelait Ebenezer. Il avait à peine sept ans. Sept ans... et déjà le regard d'un enfant épuisé par la vie. On l'avait chassé de chez lui, accusé de sorcellerie. Sa faute ? Avoir volé 1 000 francs congolais — à peine quelques centimes.

À cet âge, il n'avait trouvé qu'une seule échappatoire : cette drogue.

Quand je l'ai trouvé, il était en train de mourir. Sa respiration était faible, presque imperceptible. Son petit corps tremblait, comme s'il luttait encore, quelque part, contre quelque chose de plus grand que lui.

Il n'était qu'un enfant. À peine plus qu'un bébé.

Et pourtant déjà brisé.

Brisé par une vie trop dure. Trop injuste.

CHAPITRE 6

JOSUÉ

Josué dormait sous les caniveaux du Boulevard du 30 juin à Kinshasa, là où l'indifférence des passants et la misère des rues se rencontrent dans un silence écrasant. Son refuge ? Un trou sombre, humide, infesté de rats, où la saleté s'accrochait à lui comme une seconde peau. Au-dessus, la vie continuait, bruyante, indifférente.

Ce jour-là, un embouteillage paralysait la route. Les klaxons hurlaient, mais rien n'avancait. Puis tout a basculé. Un vieil homme s'est fait voler son téléphone. L'air s'est tendu d'un coup.

Les chauffeurs sont sortis de leurs véhicules, armés de ce qu'ils trouvaient : barres, marteaux, haches. Le voleur, lui, s'est glissé vers le caniveau, là où dormaient les enfants. Et il a crié :

« Le voleur est là-bas ! » La foule a suivi. Ils étaient nombreux. Trop nombreux.

C'est Josué, le plus grand, qu'ils ont attrapé. Ils l'ont arraché de son abri. Et ils ont frappé.

Sans voir. Sans réfléchir.

Les coups pleuvaient. Sur sa tête. Sur son corps frêle. Il n'était plus qu'un enfant perdu sous la violence d'une foule devenue horde.

Puis ils lui ont passé un pneu autour du cou. L'essence a coulé sur son corps.

Comme tant d'autres avant lui.

Mais ce jour-là, quelque chose a basculé autrement.

Les forces de l'ordre sont arrivées à temps.

De justesse.

CHAPITRE 7

SORTIR DE LA RUE

À un moment, c'est devenu évident : la rue était devenue trop dangereuse. Pour eux. Et pour moi. Nous avons déjà été attaqués. Plusieurs fois. Je ne pouvais plus continuer comme avant.

Alors j'ai pris une décision. Partir. Avec eux.

Ils étaient douze.

Douze enfants que j'ai emmenés loin de la rue, sur un terrain à N'Selé. Un chantier en cours. Trois maisons en dôme, encore brutes. Pas de portes. Pas de fenêtres.

Juste du béton. Pas d'eau. Pas d'électricité. Pas de gaz.

Rien.

Mais c'était un toit. Un début.

Nous sommes arrivés là, ensemble, dans des conditions difficiles. Le terrain était ouvert, sans clôture. La nuit, tout restait fragile. Alors j'ai pris une autre décision : prendre un chien. Kymia qui est devenue la gardienne des enfants.

Elle est arrivée bébé. Nous l'avons élevée ensemble. Elle est devenue une présence. Une protection.

Et peu à peu, quelque chose s'est mis en place.

Des amis fidèles ont aidé. Certains ont été touchés, ont participé. La vente de mes tableaux a aussi permis de tenir.

Et puis une étape décisive a été franchie. Les actes de naissance. Vingt-six enfants ont enfin été reconnus, grâce au soutien d'une association suisse.

Les bases étaient là. Fragiles. Mais réelles.

CHAPITRE 8

NSELE

Une fois arrivés, quelque chose a changé.

Les plus petits ont été scolarisés.

Les plus grands ont rejoint le chantier.

Le matin, chacun avait sa place. Les plus jeunes partaient à l'école. Les plus grands apprenaient avec leurs mains. Ils fabriquaient des briques, montaient des murs, peignaient, participaient à l'installation électrique. Ils découvraient le biogaz, comprenaient, essayaient. Rien n'était parfait, mais tout était vivant.

On apprenait ensemble. On faisait aussi des choses simples. Du pain, les repas, des confitures. Puis nous avons commencé à cultiver notre nourriture, on a construit un poulailler.

Ils avaient des livres. Ils apprenaient à lire, à écrire.

À exister autrement.

L'après-midi, tout changeait. Ils redevenaient des enfants.

Ils jouaient. Ils couraient. Ils faisaient du foot. Ils nageaient dans la rivière. Ils riaient.

Enfin. Ces moments-là... étaient précieux.

Les nuits, nous étions seuls. Eux dans leur dôme. Moi dans le mien. Et la journée, les ouvriers venaient. Sans vraie structure, mais avec transmission. Petit à petit, chacun trouvait sa place.

Ce n'était pas parfait.

Mais c'était réel.

Et c'était déjà immense.



CHAPITRE 9

RETOUR EN SUISSE

En 2024, mon corps a lâché.

Une piqûre. Une infection.

Au début, j'ai tenu. J'ai essayé de me soigner seule, de rester avec les enfants, de continuer malgré tout. Mais la douleur s'est installée. Profonde. Inquiétante. Je sentais que quelque chose me dépassait.

Chaque jour devenait plus difficile. Mon corps s'épuisait, mais je refusais de partir. Les enfants étaient là. Je ne voulais pas les laisser.

Une amie est venue me chercher.
Elle m'a conduite à l'hôpital.

Je suis partie sans vraiment partir.
Avec l'idée de revenir.

Mais pendant mon absence, tout a basculé.

Le chantier a été vidé.
Tout ce que nous avons construit, rassemblé, a disparu.

Ce n'était plus seulement des choses matérielles.
C'était une partie de ce que nous avons tenu ensemble.

Et surtout, les enfants sont restés seuls.

Un voisin m'a alertée.
Il fallait agir, vite.

Irène, qui venait d'ouvrir un foyer, a accepté de les accueillir.

Ils ont été mis en sécurité et ils y sont encore aujourd'hui.

CHAPITRE 10

CONTINUER AUTREMENT

Aujourd'hui, je sais que je ne retournerai pas construire ce projet au Congo.

Peut-être qu'un jour, une autre porte s'ouvrira.
Mais pour l'instant, le chemin est ailleurs.

J'ai choisi le Togo. J'ai structuré ce projet en créant une association en Suisse et une autre au Togo, avec des partenaires locaux.

Un pays où j'ai la nationalité. Un cadre plus stable. Un endroit où il est possible de construire autrement. Cette décision n'est pas née d'une idée. Elle est née de ce que j'ai vu.

Avec les enfants, j'ai compris.

Quand ils construisaient, leurs regards changeaient.
Quand ils plantaient, ils attendaient.
Quand ils récoltaient, ils comprenaient.

Ils voyaient que quelque chose pouvait pousser. Que leur vie aussi pouvait changer. Qu'ils n'étaient pas condamnés à la rue. Alors j'ai su. Il fallait continuer. Mais autrement.

Fin 2025, je suis partie trois mois au Togo pour me former à la construction en briques de terre crue et chercher une terre où continuer ce projet qui me tient profondément à cœur. Parce que les enfants abandonnés ne sont pas seulement au Congo. Et que ce que j'ai vu là-bas ne pouvait pas s'arrêter là.

Un terrain s'est ouvert. Six hectares, proches de Kpalimé. Une terre nue. Une terre qui attend de devenir un village écologique de formation entrepreneuriale. Un lieu pour apprendre, construire, cultiver, transmettre. Un lieu pour se relever.

Et peut-être, un jour, les y retrouver. Les enfants du Congo. Plus grands. Plus forts.

Pour construire, ensemble.



Agou - Kpalimé - Togo — les 6 hectares du projet



Moïse. Le début de tout

Je suis artiste peintre suisse.

Mon travail est né d'un besoin de transformation. Très tôt, j'ai été confrontée à l'injustice, et cela a façonné mon regard, ma manière de créer, et mon engagement.

Depuis plusieurs années, je travaille aux côtés d'enfants abandonnés et de survivantes de guerre. Mon art est devenu un langage pour rendre visibles ceux que l'on ne voit pas, pour porter des histoires que l'on préfère souvent ignorer.

Au Congo, on m'appelle « KoKo'Ya », un nom donné par les enfants.

Je le porte comme une responsabilité.

Aujourd'hui, je continue à créer, à accompagner, et à construire des projets qui relient l'art, la transmission et l'autonomie.

Écrit et vécu par Yasna Kohlbrenner